

# Compétition, obsolescence de l'homme et biopolitique

Par F. Lemarchand

Etablir un parallèle entre la lutte pour la survie biologique de l'espèce humaine en situation de catastrophe écologique et l'idée d'une lutte pour la survie technologique du genre humain en situation de catastrophe anthropologique ne peut faire l'économie de l'analyse conjointe de la transformation de l'espace politique, de l'évolution du capitalisme et de l'émergence de nouvelles formes de menace et de vulnérabilités propres aux sociétés technoscientifiques. Car il s'agit bien, loin des gesticulations méthodologiques d'une sociologie tantôt réduite à une approche enfermée dans les segments de la « vie quotidienne », tantôt propulsée dans l'éther de la « suprême théorie » ou de la philosophie de l'histoire, de saisir un tout ; le tout d'une époque caractérisée par plusieurs renversements et bouleversements de la modernité occidentale. C'est qu'un nouveau but semble animer, parfois sans qu'il soit explicitement posé, la conduite des affaires humaines : se hisser à la hauteur de nos œuvres technologiques, ou plus précisément de ce qui constitue, selon l'expression de J. Ellul, le *système technicien*. Si l'essentiel de l'activité humaine a pu constituer au cours des siècles, à trouver une place acceptable dans la nature en cherchant à entretenir avec elle différentes sortes de commerces pratiques et symboliques, du moins jusqu'à la modernité où il fut question de s'en rendre « comme maître et possesseur », il semblerait bien que l'homme pressé des sociétés technoscientifiques cherche désormais plus à s'intégrer au système technicien plutôt qu'à s'en détourner. Partant, interroger les nouvelles formes de la *compétition moderne* signifie qu'il ne faille négliger ni l'observation des pratiques individuelles et collectives, ni la compréhension des logiques de l'organisation mondialisée dans lesquelles elles s'inscrivent. L'accélération à laquelle est soumise l'ensemble de la vie moderne, répondant à une injonction de mobilisation et de mise en mouvement permanent (flexibilité du salariat, mobilité étudiante, etc.), entraîne la production d'un phénomène social fort bien synthétisé par P.A. Taguieff dans le concept de *bougisme* par lequel « le devenir est pensé comme changement perpétuel étant à lui-même sa propre fin »<sup>1</sup>. La recherche permanente de « mise à niveau » des performances humaines dans le système technicien afin ne pas se laisser dépasser par les machines et la technique, vécue comme une nécessité, constitue le nouveau moteur du productivisme et de la compétition, non plus la compétition économique d'acteurs concurrents sur un marché autorégulé, mais la lutte pour tenter de s'adapter à l'accélération engendrée par la technique.

On pourra considérer, un peu rapidement sans doute, que l'idée de survie biologique relève de la nécessité humaine première<sup>2</sup>, celle qui lie l'homme et la nature dans

---

<sup>1</sup> Taguieff P.A., *Résister au bougisme. Démocratie forte contre mondialisation techno-marchande*, Mille et une nuits, 2001. p. 75.

<sup>2</sup> Voir Sahlins M., *Age de pierre, âge d'abondance*, Gallimard, 1976. L'auteur y remet en question le dogme utilitariste qui consiste à renvoyer la condition des habitants des sociétés primitives à la pure nécessité biologique en considérant leur économie comme une économie de subsistance. Sahlins montre que, loin d'être « écrasé par son environnement écologique », le sauvage échappe au contraire à l'aliénation au travail et construit même une économie d'abondance.

une relation qui demeura des millénaires durant, des sociétés primitives jusqu'à la fin des sociétés paysannes en Europe, basée sur un commerce « durable et équitable ». C'est-à-dire que l'empreinte écologique des pratiques humaines, limitées à la fabrication des paysages agraires comme oeuvres, ne remettait pas en cause les conditions mêmes de cet échange, ni donc la durabilité de la vie sur terre. Toute autre est l'idée d'une survie technologique, non pas seulement « dans un monde d'objets techniques », mais littéralement *par l'intermédiaire de la technique*. Si nous nous autorisons, comme G. Anders il y a cinquante ans, à parler *d'obsolescence de l'homme*, c'est que, plus que jamais, l'intégrisme de la course impose sa temporalité technicienne à l'humanité, tout comme la machine imposait sa cadence au travailleur à la chaîne des *Temps modernes*. Ni le travailleur infatigable ni le consommateur insatiable ne devront en effet renoncer à se hisser à la hauteur des objets qu'ils fabriquent et consomment, qu'il s'agisse de prothèses de communication, de machines outils, de systèmes « experts » ou « intelligents », ou même d'une alimentation de plus en plus abstraite, technique, décomposée en éléments chimiques basiques ou produite du génie génétique. « S'adapter ou disparaître », telle pourrait être la devise de l'homme engagé dans la compétition mondialisée. Mais l'adaptation dont il s'agit ne consiste plus seulement à renoncer à ses habitudes, à la tradition, à la religion ou aux savoirs sociaux. Bien plus, il s'agit de ne pas se laisser dépasser par les machines ou le milieu, d'anticiper le bouleversement climatique ou la montée des océans, la crise de l'énergie et la concurrence des salaires en Extrême Orient, d'apprendre à vivre dans une techno-nature contaminée et avec l'éventualité plus que probable de développer une maladie environnementale. Ainsi, selon le Professeur G.E. Séralini<sup>3</sup> deux européens sur trois connaîtrons, durant leur vie, l'expérience du cancer<sup>4</sup>. S'il ne fait aucun doute que notre destin soit désormais scellé à la technique, ce qu'ont pensé de nombreux philosophes heideggériens (Arendt, Anders, Janicaud, Sloterdijk) comme les fondateurs de l'écologie politique (J. Ellul, I. Illich, B. Charbonneau, H. Marcuse, etc.) il est plus délicat en revanche d'articuler les approches paradigmatiques classiques de la relation homme/nature – c'est-à-dire modernes, issues du dualisme cartésien – à ce troisième terme que constitue la sphère autonomisée de la technique.

### Un être-pour-la-course ?

Nous partirons du concept d'obsolescence de l'homme pour tenter de frayer un chemin d'accès à la compréhension de la véritable nature de la *compétition* qui opère dans le capitalisme tardif. L'extraordinaire pertinence de la pensée de G. Anders est d'avoir pointé un demi-siècle avant les penseurs critiques de la fin du XXème siècle l'existence d'une troisième révolution industrielle, d'ordre métaphysique, faisant de la bombe atomique un mode d'entrée dans une nouvelle époque dans laquelle l'humanité devient *techniquement et pratiquement* tuable. Dès lors, si l'être des choses tend vers une liquidation accélérée dans la production/consommation, l'être humain lui-même, remarque Anders, se dissout dans les images et le temps réifiés. Mais l'essentiel de sa pensée repose sur l'idée qu'avec le perfectionnement technique, et surtout celui des machines, apparaît de plus en plus nettement le retard de l'être humain en tant que travailleur face à la technique. Le perfectionnement de nos machins ne fait que révéler la déféctuosité de notre corps, laquelle entraîne un sentiment de honte face à la perfection technique, ce qu'Anders, se plaisant à rappeler que le corps du constructeur de fusée ne diffère que très peu de celui du troglodyte, appelle la honte

---

<sup>3</sup> Le Pr.G.E. Séralini est l'auteur de *Génétiqument incorrect* (Flammarion, 2004), expert européen, membre de la Commission du Génie Biomoléculaire et président du conseil scientifique du CRII-GEN.

<sup>4</sup> Selon le Pr. F. Bellepomme, chargé par J. Chirac d'un rapport sur les cancers, 80% des cancers auraient une origine environnementale (voir *Ces maladies créées par l'homme*, Albin Michel, 2004) .

*prométhéenne*. C'est donc honteux, ne supportant plus le « poids de la chair figée », que nous tentons, grâce à la technique, de venir à la rescousse de l'homme, et notamment grâce à l'*human engineering*. C'est ainsi tant d'un point de vue psycho-technique que physio-technique qu'est lancée, depuis un demi-siècle, l'ultime offensive contre la « misérable matière brute humaine » réduite au rang d'antiquaille. L'idée que ce phénomène ne toucherait que les populations des pays dits développés, riches ou technicisés est fautive. Les pauvres, et plus généralement le « sud », sont également soumis au nouveau régime d'obsolescence et à la tyrannie de la mondialisation comme nouvelle figure du capitalisme technicien, qu'ils acceptent ou non de courir. Nous prendrons un exemple que nous connaissons bien : celui des paysans kolkhoziens des zones contaminées de Tchernobyl<sup>5</sup>, obligés de s'adapter à la survie en milieu nucléarisé, et plus largement les cent soixante millions de personnes en ex-URSS vivant dans des conditions de post-catastrophe écologique<sup>6</sup>. « Courir » pourra donc prendre plusieurs significations. D'abord, entrer dans la course à la survie dans le cadre de l'adaptation de l'espèce à la raréfaction des ressources vitales disponibles : l'eau potable, la terre agricole comme au Brésil et, plus généralement, les parts de monde habitable ; ensuite, pour ne pas se laisser dépasser anthropologiquement par le progrès technique, pour ne pas se retrouver relégué au rang des rebus, des antiquailles au sens Andersien ; ou encore, pour tenter de produire une culture qui puisse se hisser « à la hauteur » de l'époque, de l'incroyable nouveauté qu'elle recèle, de l'inédit qu'elle contient. La lutte pour la vie devient ainsi une lutte *contre l'obsolescence*, et la compétition prend alors les formes les plus diverses, s'imisce dans les moindres espaces de la quotidienneté : l'imposition et la généralisation des stages de « remise à niveau » par l'intermédiaire de la formation permanente, l'urgence impitoyable qui caractérise désormais la recherche d'un emploi ou d'un domicile, et qui se poursuit lorsqu'il faut, pour conserver cet emploi, accepter d'entrer dans une logique de concurrence acharnée avec ses collègues. Et le sport semble n'être au fond, en tant qu'il constitue un dispositif esthétique et moral propre au conditionnement idéologique des sociétés techniciennes, qu'une métaphore générale et plurisémiotique, nous pourrions dire une allégorie, de ces différentes significations de la compétition. Au-delà de la lutte pour la victoire, le sport apparaît désormais au même titre que la guerre, comme un gigantesque banc d'essai pour l'augmentation et l'artificialisation des performances « naturelles » du corps humain. Nul n'ignore que, sans dopage, aucun accroissement des performances ne serait envisageable, de la performance énergétique à la résistance à la douleur, ou même au sommeil pour les circumnavigateurs. Mais plus encore, c'est le sport comme *organisation* qui révèle la nature de ce dont il est question. Ainsi, Arnaud Lagardère, PDG du groupe Lagardère et président d'un club de grandes entreprises soutenant la candidature de la France aux prochains Jeux Olympiques, déclarait récemment<sup>7</sup> « L'essentiel n'est plus de participer, comme l'avait dit Pierre de Coubertin, mais de gagner ». Parlait-il des sportifs et autres athlètes de haut niveau ? On peut en douter lorsque, dans la suite de l'interview, il est fait état de la mobilisation de collectivités territoriales et d'entreprises qui se battent pour obtenir les jeux. La véritable course, économique celle-là, commence en réalité avant le spectacle de la course, à moins que le second ne soit qu'une métaphore de la première.

Les avatars d'*homo-oeconomicus*, depuis au moins trois décennies, s'inscrivent dans le cadre de la grande transformation qui affecte l'appareil de production, le mode d'échange et, au fond, l'anthropologie de l'homme moderne. C'est de ce point de vue que nous entendons

---

<sup>5</sup> Voir *Les Silences de Tchernobyl, l'avenir contaminé*, (dir. Grandazzi G et Lemarchand F.), Editions Autrement, Paris 2004.

<sup>6</sup> Voir l'extraordinaire bilan dressé par A. et B. Poutko, *Silence atomique, les arsenaux nucléaires sur les ruines de l'URSS*, Paris, 1994.

<sup>7</sup> Journal télévisé de 20h sur France 2, le 07/02/05

livrer cette réflexion sur la *compétition* qui organise et structure les économies technoscientifiques. La double logique de lutte pour la vie et de course contre la montre qui s'est engagée dans les sociétés contemporaines – encore que la question de l'existence même d'une *société* mériterait d'être posée – a en effet engendré une transformation rapide des rapports sociaux de pouvoir qui doivent selon nous faire l'objet d'une approche d'abord *politique*, pour en évaluer ensuite les conséquences sociales et anthropologiques. L'évolution technologique en question, si elle place au cœur de la réflexion et à nouveaux frais la question de la technique – et ses corollaires, l'*organisation* et le *contrôle* –, n'en est pas moins une mutation globale du capitalisme. *L'autophagie*, qui peut-être définie par l'extension ultime du règne de la marchandise à l'homme comme ressource – et plus généralement au vivant – apparaît ainsi comme le stade suprême de la course de chacun contre tous. Autoconsommation de sous-produits humains<sup>8</sup>, recyclage du corps morcelé composé d'organes interchangeables, trafics d'organes prélevés sur les enfants du Tiers-monde organisés par les mafias,... ces phénomènes ne font sens commun qu'au sein d'une compétition massifiée devenue planétaire dans laquelle l'ingénieur ou l'ouvrier français court contre son homologue anonyme coréen ou chinois et dans laquelle surtout, aucune production agricole occidentale ne serait plus possible sans l'intervention publique des Etats et de l'Europe (plus de 7 milliard d'euros par an de dépense publique pour la France). La catastrophe écologique comme horizon d'attente a remplacé la révolution ou l'accomplissement de l'idéal bourgeois des Trente glorieuses et il y a fort à parier que l'imaginaire de la compétition, dans ses différentes déclinaisons que nous avons esquissées, constituera l'un des plus puissants moteurs de transformation du monde et des rapports sociaux au sein des sociétés technoscientifiques. Dans la logique du mouvement, de la course, on en finit jamais avec rien et l'injonction du mouvement engendre des effets continus et indéfinis. C'est le sens que donna G. Deleuze à ce qu'il nomme les *sociétés de contrôle*, « réglée sur le mot de passe » et qui se distinguent des anciennes sociétés disciplinaires « réglées sur le mot d'ordre ». Ainsi, si « l'homme des disciplines était un producteur discontinu d'énergie, l'homme du contrôle est plutôt ondulatoire, mis en orbite, sur faisceau continu ». Nous assisterions selon à lui à l'installation dispersée et progressive d'un nouveau régime de domination au sein duquel « le contrôle s'exerce à court terme et à rotation rapide, continu et illimité, tandis que la discipline était de longue durée, infinie et discontinue ». Apparaissent des mécanismes de contrôle qui donnent en temps réel la position d'un élément en milieu ouvert, de l'animal dans sa réserve à l'homme dans l'entreprise, et plus largement dans n'importe quel point de l'espace. Dans un même temps s'accroît la demande « d'être motivé », demande de stages et des formations continues, d'être branché ou connecté vingt-quatre heures sur vingt-quatre. L'équipement d'infrastructure ADSL (haut débit internet) devient d'ailleurs l'un des premiers critères dans le marketing territorial des communes rurales françaises ou des pays de l'est, tout comme il *fallait* recevoir le téléphone il y a cinquante ans. Cette métamorphose technologique n'est-elle qu'une évolution linéaire d'un processus technique commencé à l'aube de l'humanité avec les premiers outils ? Il semblerait bien que non. L'espace de la compétition mondialisée et banalisée résulterait plutôt d'une transformation en profondeur de l'espace politique, et par conséquent du pouvoir. C'est pourquoi nous procéderons à un détour, par les *sociétés de contrôle* chez Deleuze d'abord, pour ensuite aborder la question de la naissance de la biopolitique chez M. Foucault.

### *De la discipline au contrôle*

---

<sup>8</sup> Denis Duclos révélait ainsi dans « L'autophagie, grand menace de la fin de siècle ? », (le monde diplomatique juin 1996) qu'une firme pharmaceutique allemande avait « recyclé » dans la fabrication de produits de beauté des placentas humains que lui fournissait un certain nombre de cliniques.

Les sociétés disciplinaires nées avec les Lumières, développées au XIX<sup>ème</sup>, atteignent selon Foucault leur apogée au début du XX<sup>ème</sup> siècle. L'individu y est socialisé en en faisant l'expérience de différentes formes d'enfermement dans des milieux clos : famille, école, armée, usine, éventuellement hôpital ou prison. La violence qui s'y exerçait sur l'individu procédait d'un contrôle strict de l'espace et du temps, du respect de l'ordre et des codes, et de la concentration des hommes et des facteurs de production (usine). Or, ces institutions closes fondées sur la logique de l'enfermement connaissent depuis plusieurs décennies une situation de crise, et plus particulièrement depuis mai 68, où l'on décidait précisément de s'en prendre à ces lieux d'enfermement – en tant que symboles et réalités – ainsi qu'à toute forme de limite, d'obstacle à la jouissance, d'entrave à la liberté d'action, de morale et, surtout, d'incarnation d'une *autorité* à travers les figures du père (professeurs, police, ecclésiastiques, etc.). Gilles Deleuze<sup>9</sup>, dans la lignée de Foucault, a développé l'idée selon laquelle les sociétés disciplinaires auraient justement cédé la place à des sociétés de contrôle où précisément le contrôle social s'effectuerait à l'air libre, à l'extérieur des systèmes clos et avec une efficacité toute comparable, sinon bien supérieure. Pour Deleuze par exemple, l'autoroute ne relève pas d'une logique d'enfermement, mais en faisant des autoroutes, on multiplie les moyens de contrôle. Des automobilistes peuvent ainsi tourner à l'infini et sans être du tout enfermés, tout en étant parfaitement contrôlés. Et plus largement, sous couvert de nouvelles libertés, de nouvelles formes de la domination politique ont fait leur apparition. Citons pêle-mêle : l'informatisation de la bureaucratie, puis de la société entière, l'hégémonie des médias dans le traitement et la manipulation de l'« information », l'explosion de la publicité dans tous les espaces de la vie quotidienne, publics et privés, l'emprise croissante de l'industrie culturelle qui véhiculent des images idéales (positives ou négatives) du monde, l'urbanisme de contrôle social (et la télésurveillance des lieux publics), l'apparition de nouvelles formes fluides du capital, la marchandisation du vivant et les manipulations génétiques, la relance du programme électronucléaire et le contrôle de l'énergie, le discours sur les risques et l'obsession sanitaire, la lutte anti-terroriste, et enfin, à partir de la problématique de la raréfaction des ressources vitales et du travail salarié, la substitution d'une logique de *production* à une logique de *compétition* généralisée.

Ainsi la transformation des anciennes formes de contrôle, basées sur l'enfermement et la répression, donne t-elle lieu à des formes fluides et dynamiques de *gestion* des hommes de des activités basées sur la stimulation et la mobilisation. La technique joue désormais un rôle déterminant dans la fabrication de ces nouveaux appareillages gestionnaires (des flux, de l'espace urbain, de la nature, du corps, du travail...) en opérant une mutation des lieux clos en réseaux abstraits (économie-monde, télédétection et télésurveillance, pistage informatique, etc.). C'est précisément ce qui s'est produit dans le passage de l'usine à l'entreprise mis en exergue par Deleuze : « l'usine était le corps intérieur qui portait ses forces intérieures à un point d'équilibre, le plus haut possible pour la production, le plus bas possible pour les salaires ; mais dans une société de contrôle, l'entreprise à remplacé l'usine... elle s'efforce d'imposer une modulation pour chaque salaire, dans un état de perpétuelle métastabilité qui passent par des challenges, concours et colloques extrêmement cosmiques ». Pour Deleuze encore, « l'usine constituait les individus en corps,... mais l'entreprise ne cesse d'introduire une rivalité inexpiable comme saine émulation, excellente motivation qui oppose les individus entre eux et traverse chacun, le divisant en lui-même ». Dans le même sens, la formation continue remplace l'école, le contrôle continu remplace l'examen et ce processus achève de

---

<sup>9</sup> G. Deleuze, « post-scriptum sur les société de contrôle », in *L'Autre journal*, n°1, mai 1990.

livrer l'école à l'entreprise et à ses logiques de gestion des flux tendus. C'est précisément le but de l'application de la réforme européenne de l'enseignement supérieur dite LMD (Licence, Master, Doctorat) laquelle, détruisant l'ancienne autorité des filières et la cohérence des enseignements, introduit de nouvelles logiques de capitalisation de « crédits », la flexibilité des parcours, l'interchangeabilité des cours, et qui, au nom de la « démocratisation » de l'enseignement – le plus souvent accompagnée d'une augmentation substantielle des frais de scolarité – impose en réalité une logique de compétition généralisée, entre étudiants d'une part et entre diplômés d'autre part. Les *sociétés de contrôle* sont donc également des *sociétés de compétition*, s'inscrivant dans un espace politique qui n'est plus celui des sociétés disciplinaires, fermé et discontinu. Les bases de la grande transformation dans la nature du pouvoir de ces nouvelles sociétés, que l'on peut aussi qualifier de *technoscientifiques*, ont été en réalité posées par M. Foucault dans la dernière partie de son œuvre. Elle nous semble d'autant plus éclairante à l'égard de la question que nous voulons formuler – quelle est la nature de la compétition moderne ? – qu'elle interroge à nouveaux frais la dimension biologique du pouvoir et, partant, nous rapproche de la définition écologique originelle du terme compétition : « interaction des organismes vivants pour la maîtrise des ressources d'un milieu donné ».

### *Bio-pouvoir et technique*

L'hypothèse du bio-pouvoir, c'est-à-dire d'un certain rapport entre le pouvoir et la vie, a été initialement formulée par Foucault dans *La volonté de savoir*, et dans ses derniers cours au Collège de France (*Il faut défendre la société*). La question à laquelle il a tenté de répondre est de savoir que devient le pouvoir lorsqu'il prend la vie comme préoccupation et comme objet ? Pour comprendre l'hypothèse foucauldienne du biopouvoir, il nous faut revenir sur la distinction opérée par Foucault entre pouvoir souverain au bio-pouvoir. Un pouvoir de « gestion de la vie » a fait son apparition au cours du XX<sup>ème</sup> siècle, non seulement de la force de travail, mais possibilité scientifique de transformer la vie elle-même, comme bien être ou comme santé. De l'inflation de l'extraordinaire préoccupation pour la santé dans les sociétés technoscientifiques jusqu'aux nouvelles technologies de manipulation du vivant et à aux promesses d'eugénisme qu'elles contiennent, on ne peut nier qu'une nouvelle nature du pouvoir puisse, au moins à titre hypothétique, y être liée. La *bio-politique* s'adresse ainsi selon Foucault à « la multiplicité des hommes comme masse globale affectée de processus d'ensemble qui sont propres à la vie »<sup>10</sup>. L'ensemble du processus qui va de la naissance à la mort, en passant par la maladie, la vieillesse, les accidents, ainsi que les rapports entre l'espèce et le milieu se trouve pris dans ce nouveau rapport du pouvoir à la vie. Contrairement à la discipline qui est individualisante, la bio-politique est massifiante et son objet est la population conçue comme problème scientifique et politique : « Il s'agit d'installer des mécanismes de sécurité autour de cet aléatoire inhérent à une population d'êtres vivants »<sup>11</sup>. Et Foucault de poursuivre sa définition de la biopolitique dans la formulation suivante que nous avons retenue pour sa portée synthétique : « Une des plus massives transformations du droit politique du XIX<sup>e</sup> siècle a consisté, je ne dis pas exactement à substituer mais à compléter, ce vieux droit de souveraineté – faire mourir ou laisser vivre – par un autre droit nouveau, qui ne va pas effacer le premier, mais qui va le pénétrer, le traverser, le modifier, et qui va être un droit, ou plutôt un pouvoir exactement inverse : pouvoir de faire vivre et de laisser mourir ».<sup>12</sup> Le pouvoir est donc de moins en moins un pouvoir de faire mourir, de plus en plus un droit d'intervenir pour faire vivre ; de prendre en charge la vie par le recours

---

<sup>10</sup> Foucault M., *Il faut défendre la société*, p. 216

<sup>11</sup> *ibid.* p. 219.

<sup>12</sup> *ibid.* p 222.

croissant aux nouvelles technologies, biologiques bien sûr, mais également de gestion et de l'information. La transformation de la société fermée régie par la morale carcérale à l'œuvre dans les lieux clos (école, prison, usine...) à la société de flux et d'accélération se traduit par l'injonction de la mise en mouvement permanent, du bougisme de P.A. Taguieff à la mobilisation chez Sloterdijk, mais aussi dans son négatif, par le discours sur les risques et l'idéologie sécuritaire qui apparaissent comme de nouvelles formes de contrôle social.

Les nouvelles technologies peuvent être comprises comme étant aussi des nouvelles technologies de pouvoir. Ainsi le mécanisme d'incitation croissante, de stimulation et d'excitation propre à la surmodernité appartient en propre à la technique, qui n'a d'autre fin que l'augmentation de ses propres performances et de son efficacité. Le biopouvoir procède de ce mécanisme « positif » visant à la multiplicité, à l'intensification et à la majoration de la vie et il se présente ainsi comme un « nouveau procédé de pouvoir qui fonctionne non pas au droit mais à la technique, non pas à la loi mais à la normalisation, non pas au châtement mais au contrôle »<sup>13</sup>. Mais bio-pouvoir et pouvoir souverain se sont pas exclusifs l'un de l'autre. Ils peuvent se nouer et coexister comme l'exemple du pouvoir atomique, cité par Foucault, qui peut être compris comme excès du pouvoir souverain de tuer, mais de tuer précisément la vie, renvoyant à la formulation de G. Anders selon laquelle l'humanité devient tuable à l'âge atomique. Par contre, la possibilité de fabriquer des virus, des armes biologiques, et désormais génétiques relève d'un excès du bio-pouvoir sur le pouvoir souverain. Pour Katia Genel, à qui nous devons une très éclairante lecture de la question de la biopolitique chez Foucault, « il faut se débarrasser du modèle du Léviathan, c'est-à-dire en somme d'un pouvoir conçu comme foyer central et décrit en termes juridiques, et analyser le pouvoir à partir de techniques et des tactiques de domination. Le biopouvoir se comprend à partir de cette redéfinition du pouvoir »<sup>14</sup>. Si l'état de nature au fondement de la pensée politique moderne doit être plus compris comme un *état* de guerre qu'une guerre réelle, la compétition produite par la lutte contre la rareté est par contre devenue une guerre réelle pour l'eau, l'énergie, ou l'alimentation.

La compétition apparaît dans l'ordre du discours comme étant ce qui légitime le passage au nouveau régime de pouvoir fondé sur l'organisation normative mondialisée de la vie et la standardisation de l'agir humain. En se soumettant à une nouvelle forme d'autorité, placée sous le signe du fatalisme (« celui qui refuse d'entrer dans la course est condamné à disparaître ») ne signifie pas pour autant que l'on puisse croire – car il s'agit bien là de la croyance – à l'existence d'un quelconque progrès technique. Le progrès de la technique ne s'accompagne plus désormais d'aucune autre forme de justification sociale que la forme qu'il génère et à laquelle nous donnons ici le nom de *compétition*. Nous pourrions tout aussi bien l'appeler capitalisme tardif, mondialisation ou autophagie. Dans le système en question, où interagissent l'espèce humaine, la nature et le monde d'objets techniques et que nous pourrions appeler *culture* ou *société*, le corps biologique tend à devenir une simple interface entre la nature et la technique, appelé d'une part à s'hybrider avec la machine dans les pays riches, et d'autre part à être réduit à l'état de marchandise et maintenu en survie dans la partie la plus pauvre du sud. Ainsi, si le XIX<sup>ème</sup> siècle peut être considéré, avec Marx, comme celui de l'invention de la marchandisation de la force de travail, le XX<sup>ème</sup> a vu apparaître une nouvelle forme de réification, celle de la vie biologique, de la vie nue, qui fait désormais l'objet d'une gestion universelle. Le film *Le cauchemar de Darwin* d'Hubert Sauper, qui a produit une sorte d'onde de choc dans la critique cinématographique documentaire, pourrait constituer une sorte de synthèse du processus de gestion de la vie nue qui s'instaure dans les

---

<sup>13</sup> Foucault M. *La volonté de savoir*, Gallimard, 1976. p. 118.

<sup>14</sup> Genel K. «Le biopouvoir chez Foucault et Agamben.». *Methodos*, 4 (2004), Penser le corps.

pays du sud. Il y est question d'une expérience « scientifique » réalisée dans les années soixante où fût introduite dans le lac Victoria, en Tanzanie, la Perche du Nil, un prédateur vorace qui a depuis lors phagocyté quasiment toutes les populations de poissons indigènes, et cela pour permettre à quelques richissimes colons de satisfaire leur passion pour la pêche. De cette catastrophe écologique est née une industrie fructueuse, la chair blanche de l'énorme poisson pêché artisanalement et transformé de manière industrielle étant exportée avec succès dans tout l'hémisphère nord. Dans le ciel d'immenses avions-cargos en provenance de l'ex-union soviétique forment un ballet incessant au dessus du lac, ouvrant ainsi la porte à un tout autre commerce vers le sud : celui des armes. Dans quelques années, le super-prédateur du lac aura consommé la totalité des ressources du deuxième lac mondial, consommé à son tour par le sur-homme prédateur occidental. Mais on comprend vite que la compétition entre les espèces qui règne dans le lac n'est que la métonymie de la course dans la quelle s'engage désormais l'humanité toute entière pour la survie de l'espèce. Hubert Sauper, rappelant que les guerres civiles entretenues par les occidentaux qui font rage dans ce secteur et qui entraînent chaque jour de l'année plus de morts qu'il y a eu de victimes du 11 septembre à New York, montre que ce que nous prenons avec plus ou moins de cynisme pour des « conflits tribaux » participe en réalité des ressorts même de la compétition mondialisée, c'est-à-dire des intérêts impérialistes pour les ressources naturelles. La problématique de la biopolitique, fortement présente dans le contenu documentaire – où l'on découvre que la nourriture des deux millions de riverains paupérisés du lac vivant de la pêche est constituée des déchets des poissonneries industrielles -, constitue finalement le fondement de la réflexion du réalisateur. « L'éternelle question qui consiste à se demander quelle structure sociale et politique est la meilleure pour le monde semble avoir trouvé une réponse. Le capitalisme a gagné. Dans le sens Darwinien le « bon système » a gagné. Il a gagné en convainquant ses ennemis ou en les éliminant... Dans le Cauchemar de Darwin j'ai essayé de transformer l'histoire du succès d'un poisson et le boom éphémère autour de ce « parfait » animal en une allégorie ironique et effrayante du nouvel ordre mondial. Mais la démonstration serait la même en Sierra Leone et les poissons seraient des diamants, au Honduras, ils seraient des bananes, et en Irak, au Nigeria ou en Angola... ils seraient du pétrole brut »<sup>15</sup>.

### *Le camp comme matrice de la modernité et de la compétition pour la vie*

Le bio-pouvoir désigne donc pour Foucault un mode d'exercice du pouvoir spécifiquement moderne, qui apparaît au XVIII<sup>e</sup> lorsque la vie entre dans son champ d'application. Partant, on peut éclairer la modernité politique en n'opposant plus, comme il est coutume de le faire dans la pensée progressiste manichéenne, mais en rapprochant au contraire la démocratie et le totalitarisme, comme l'on fait G. Agamben ou H. Arendt. La démocratie comme le totalitarisme sont pour Agamben deux « réponses » à la crise du pouvoir souverain traditionnel : « la vie nue devient la forme de vie dominante » et « l'état d'exception devient la règle ». Cette analyse recoupe la définition du totalitarisme chez H. Arendt, comme régime spécifique et distinct des dictatures ou tyrannies, moins par son rapport aux masses que par son investissement de toutes les sphères de la vie et en particulier par son lien à la « simple vie » ; le nazisme est spécifiquement analysé comme rapport direct à la vie nue (les poux), la vie vouée à la mort. « Parce qu'il investit de plus en plus directement la vie, poursuit K. Genel, qui devient immédiatement politique, le totalitarisme est une réponse à la crise de l'espace politique »<sup>16</sup>. Le totalitarisme peut être, selon Agamben, caractérisé plus précisément par deux aspects fondamentaux : d'une part le pouvoir y devient

<sup>15</sup> Sauper H., dossier de presse du film *Le cauchemar de Darwin*, 2004.

<sup>16</sup> K. Genel, *op. cit.*



décision immédiate sur la vie (c'est-à-dire sur sa valeur) ; d'autre part le « donné biologique » devient « tâche politique ». La race, qui est un héritage biologique, doit être assumée politiquement, dans un climat général de lutte contre l'ennemi. Politique et biologie se rejoignent et se confondent jusqu'au point paroxystique ou le nazisme à *réalisé* l'idée de compétition entre les races<sup>17</sup>. La construction de la race comme acteur collectif entrant en compétition fut certainement l'une des expériences les plus fondamentales du biopouvoir au sein duquel les ennemis ne sont pas des adversaires politiques mais des dangers biologiques. C'est la conception politique qui prévaut actuellement dans la « lutte contre le terrorisme » mise en œuvre par les grandes puissances planétaires que sont les Etats-Unis de Bush, la Russie de Poutine, et quelques nations européennes. Si le racisme est considéré par Foucault comme la condition d'acceptabilité de la mise à mort dans une société de normalisation, alors nous devons étendre le champ du biopouvoir pour comprendre l'acceptation des logiques d'élimination à l'œuvre dans l'entreprise aujourd'hui. Une parodie de cette autodestruction peut être ainsi observée dans les files d'attentes constituées de milliers de jeunes candidats à la « Star académie » ou à « Loft Story », c'est-à-dire à la compétition et à la sélection sans merci, métaphore à peine avouée des pratiques d'abatages répandues en matière d'embauche, de recherche de logement, et bientôt d'attribution d'eau potable, d'alimentation saine ou de l'énergie.

Le philosophe Giorgio Agamben a ressaisi à son tour la notion de biopolitique pour penser cette fois-ci l'ensemble du politique depuis son origine, fonctionnant selon la matrice du « camp » en tant qu'il procède d'un exercice du biopouvoir sur ce qu'il nomme la vie nue. En cherchant un fondement oublié de l'histoire politique, Agamben étend la nature même du bio-pouvoir au pouvoir souverain, comme décision radicale sur la *vie-nue*. Dans le camp, la logique de production de la vie nue mène directement à la production de la mort, comme en témoigne les *musulmans*, c'est-à-dire les hommes ayant atteint les limites de la *survie*. Il y a là véritablement production industrielle de *survie* d'abord, de cadavres ensuite. « ... la spécificité de la bio-politique au XX<sup>e</sup> siècle : non plus faire mourir, non plus faire vivre, mais faire survivre. Ce n'est plus la vie, ce n'est plus la mort, c'est la production d'une survie modulable et virtuellement infinie qui constitue la prestation décisive du bio-pouvoir de notre temps »<sup>18</sup>. La démocratie et le totalitarisme peuvent être conçus, nous l'avons vu, comme des bio-politiques, dans la mesure où ils ont une structure commune. Agamben, en dégageant un paradigme de l'espace politique moderne qu'est le « camp » tente de montrer comment celui-ci fonctionne comme matrice de l'espace politique. Il rapproche d'abord le camp de l'état d'exception, c'est-à-dire qu'il ne relève ni du droit ordinaire, ni même du droit pénal. Procédant d'une suspension provisoire de l'ordre juridique, le camp est proche d'un état d'exception, mais qui serait devenu la règle : c'est un état d'exception devenu permanent. Nous devons, écrit Agamben, « considérer le camp non pas comme un fait historique et une anomalie appartenant au passé, mais en quelque sorte comme la matrice secrète, le *nommos* de l'espace politique dans lequel nous vivons encore »<sup>19</sup>. Le camp est la structure d'un rapport direct de pouvoir à la vie, « il est la marque de la crise du politique, c'est-à-dire la disjonction entre la vie et le pouvoir politique... Le totalitarisme répond à la crise par l'investissement paroxystique de la vie par le pouvoir. La démocratie actuelle, de son côté, marquée par la société de consommation et l'hédonisme de masse, investit elle aussi dans un autre sens la vie elle-même, et spécifiquement la vie biologique sur laquelle elle peut intervenir »<sup>20</sup>. Que l'on

---

<sup>17</sup> voir Ph. Burrin, *Ressentiment et apocalypse, essai sur l'antisémitisme nazi*, Seuil, 2004.

<sup>18</sup> Agamben, *Ce qui reste d'Auschwitz, Homo sacer III*, Rivages, 1999. p. 204

<sup>19</sup> Agamben, *Moyens sans fin*, Rivages, p. 47., cité par K. Genel

<sup>20</sup> Genel K., *op. cit.*

considère les organismes génétiquement modifiés, les fécondations *in vitro* ou le clonage<sup>21</sup>, un même fondement biologique, le rapport à la vie nue, semble constituer la caractéristique commune de ces faits sociaux émergents. Ces nouvelles technologies, proposées à la société de consommation comme autant d'avancées démocratiques ouvrant de plus large perspectives de choix – mais en réalité imposées par la force parce que la société n'en veut pas –, structurent un nouveau champ de domination politique de la technique sur la société et participent du nouveau régime du biopouvoir. Par ailleurs, si la vie dans les camps procède de l'indétermination absolue du fait et du droit, du naturel et du politique, le monde du travail et de l'économie mondialisée est placé sous le règne de la *compétition anémique*. Il se paie pour l'essentiel d'un effritement des lois, de la protection du travailleur<sup>22</sup>, de la dérégulation des échanges. Selon K. Genel, « la modernité est placée sous la matrice du camp pour sanctionner l'impossibilité pour l'homme de distinguer désormais entre sa vie d'être vivant et son existence de sujet politique. Cette indistinction, caractéristique de l'état d'exception, gouverne aussi bien l'analyse de la démocratie que la spécificité du nazisme comme totalitarisme, et place la vie biologique au centre du pouvoir ». Le surinvestissement de la santé et du corps dans les sociétés post-modernes, qui accompagne la destruction de l'espace public et du monde commun politique, ne procède-t-il pas précisément d'une confusion croissante du corps biologique et du corps social ? C'est que le biopouvoir tel que nous l'avons défini en tant que gestion de la vie nue extra-politique est d'abord et avant tout un *technopouvoir* articulé au nouveau totalitarisme technicien. On ne peut donc le penser indépendamment de la question de la technique et de son autonomisation. Paul Virilio écrivait-il déjà en 1976 dans son incontournable essai intitulé *L'Insécurité du territoire* : « Il y aurait un inventaire à dresser de cette vie quotidienne expulsée brutalement de ses normes, de ses institutions ; de l'organisation de cette résistance *physiologique* tellement plus étendue et importante que la résistance *idéologique* ». Le philosophe R. Redecker reprend, dans son dernier opuscule sur le progrès<sup>23</sup>, cette problématique tentant de comprendre la biopolitique à l'aune de l'effondrement des grands récits (la narration historique moderne), de l'idée de progrès (le sens de l'histoire) et la perte des fins au profit des moyens. Selon lui « avant d'être pouvoir sur la vie, le biopouvoir et pouvoir par la vie. (...). La santé a fini par se substituer aux autres contenus, en particulier l'âme et sa destinée. La santé est une idée biologique qui constitue une préoccupation toute à la fois de l'homme privé moderne et du pouvoir, à qui elle permet de gouverner (base du biopouvoir) ». Si le pouvoir souverain décidait de la situation exceptionnelle, la mort en l'occurrence, comme *thanatopouvoir*, le pouvoir par la vie « organise l'éclipse de la mort, ne laissant plus que la vie définalisée, la vie à entretenir et à gérer sans fin, la vie sans pourquoi ». C'est bien la nature du système technicien que de programmer et d'entretenir le produire, le consommer, l'être-maintenu-en-vie et en mouvement. C'est pourquoi on ne peut comprendre la biopolitique qu'après l'effondrement de la fois dans le progrès, qu'après la fermeture de tout horizon et l'inscription dans le « temps réel » de la course, l'instantané de la vitesse relative. De ce bouclage, poursuit Redecker, « découle le fait qu'à l'âge biologique l'humanitaire apparaisse comme le seul militantisme et la seule morale – l'humanitaire est l'autre face du biopouvoir ». La biopolitique règne donc « sur les champs de ruine du progrès, exploitant les avancées scientifiques et technologiques, principalement en biologie, qui ne peuvent plus être appelées progrès ». Nous sommes entièrement d'accord : la mutation biopolitique du pouvoir est aussi, et peut-être avant tout, une mutation *technoscientifique*.

---

<sup>21</sup> voir pour plus de détails le *Dictionnaire des risques*, Dir Y. Dupont, Armand Collin, 2004

<sup>22</sup> Castel R., *L'insécurité sociale. Qu'est-ce qu'être protégé ?* La République des idées/Seuil, 96 p.

<sup>23</sup> Redecker R., *Le Progrès ou l'opium de l'histoire*, Plein feux, 2004. chap. VII.

Finalement, l'hypothèse d'Agamben, qui consiste à considérer le camp comme matrice de la modernité, ne nous engage pas pour autant à le suivre jusqu'au bout de son raisonnement. Si le camp n'est pour nous qu'un éclairage, un verre grossissant pointé sur la nature du pouvoir, on ne peut en revanche adhérer à un philosophisme faisant l'impasse sur l'analyse des ruptures d'époques et des discontinuités historiques. La dimension téléologique et universelle de la philosophie d'Agamben n'autorise aucune articulation possible avec l'étude de ce que par exemple Claude Lefort appelle les *formes de l'histoire*. Si l'hypothèse de ce qu'une nouvelle nature du pouvoir a fait son apparition avec la modernité technicienne, permettant par là de rapprocher totalitarisme et démocratie, semble pouvoir faire l'objet d'un début de validation, l'idée qu'il puisse s'agir là de la nature de tout pouvoir politique est loin d'être démontrée.

### *Dialectique de la raison et compétition biologique*

Dans *La dialectique de la raison*, Th. Adorno et M. Horkheimer voulurent mettre en évidence que l'homme moderne, chassant le mythe au profit de la raison et voulant par là même échapper au déterminisme de la nature a produit un déterminisme de la technique encore plus puissant que celui auquel, grâce à elle, il pensait échapper. Cette pensée de l'artificialisation et de l'organisation tient lieu de critique dominante des sociétés technoscientifiques. Ainsi R. Creswell, constatant que plus les sociétés sont complexes, plus grand est le besoin d'ordre et donc le niveau de contrôle qui s'exerce sur la vie, écrivait : « Plus on remonte vers une création artificielle des ressources, plus on substitue la culture à la nature sous forme des techniques, plus se restreignent le choix d'organisations sociales. L'élargissement du domaine des gestes techniques nécessite un contrôle de plus en plus marqué.(...). En se libérant de la nature, l'homme se rend prisonnier de sa propre liberté »<sup>24</sup>. Dans ce sens, on pourra considérer que le clonage n'entraîne pas mécaniquement l'eugénisme, mais appelle celui-ci comme modalité de contrôle de la production du vivant. Mais le perfectionnement technique n'entraîne-t-il qu'une soumission aux formes d'organisation qu'il rend nécessaire ? L'hypothèse du biopouvoir, une fois resituée dans le contexte d'une *compétition anémique mondialisée* prenant la forme d'une survie biologique et technologique, nous renvoie aux stratégies d'adaptation qu'est contraint d'élaborer l'homme surmoderne, au nord comme au sud. Pour le premier, il s'agira de rester dans la course pour la survie économique et technologique, pour rester en tête de ceux qui mettent en œuvre et tirent profit du productivisme, et pour le second, de se maintenir dans un état de survie biologique et écologique. Il résulte de cette forme d'organisation qu'est la « mondialisation », où se rejoignent barbarie technicienne, capitalisme et totalitarisme, une forme d'autorationalisation. On peut dès lors considérer que l'homme adapte son comportement aux règles et aux règlements de l'organisation, qu'il s'agisse de l'expérience des camps comme celle de la survie technologique ou biologique aujourd'hui. Pour ne pas disparaître l'on doit ainsi s'adapter aux règles du jeu – mortel – de la compétition mondialisée comme on s'adaptait autrefois aux contraintes naturelles dans les sociétés prémodernes. Si l'on peut ramener la dialectique de la raison à une forme de reversement de la domination de l'homme sur la nature en domination de la technique sur l'homme et la nature, la crise écologique ouverte par la mise en œuvre des possibilités de destruction de l'espèce – de manière discontinue, par la bombe, ou de manière continue, par l'artificialisation de la nature et la pollution – conduit à réintroduire un déterminisme biologique ou naturel dans la survie du système technicien dont l'homme s'est lui-même rendu dépendant. Ce lien indéfectible entre le sort de l'humanité

---

<sup>24</sup> Creswell R., *Prométhée ou Pandore, propos de technologie culturelle*, Editions Kimé, 1996.

arraisonnée par la technique et la technonature nous a été révélé, plus que dans tout autre événement, par la catastrophe de Tchernobyl. Celle-ci a progressivement pris en effet la forme d'un paradigme qui pourrait nous permettre de penser à nouveaux frais les relations homme/nature *via* la technique. En effet, la survie en zone contaminée, telle que nous nous attachons à l'étudier au Laboratoire d'analyse sociologique et anthropologique du risque de l'Université de Caen depuis dix ans, constitue l'expression la plus aboutie, et par conséquent la plus tragique, de ce que nous avons tenté de placer sous le double sceau de l'obsolescence de l'homme et du biopouvoir : course contre la montre face un à avenir durablement contaminé et la perspective d'une autodestruction par l'ingestion d'aliments contaminés, tentative dérisoire d'élever les vestiges de la culture scientifique à la hauteur des conséquences de l'accident (la « toute-puissante » URSS n'y est même pas parvenue), gestion biopolitique de la santé de huit millions de personnes placées sous le contrôle du lobby nucléaire international qui fixe les normes et les doses « admissibles » selon des impératifs politiques, obsolescence des savoirs sociaux, des connaissances techniques et même de nos sens (nous ne pouvons détecter les rayonnements ionisants) face à cette expérience ultime pour laquelle nous n'étions et ne sommes pas préparés. Lors, la « gestion des risques » réels ou supposés, comme idéologie propre au totalitarisme technicien contemporain, relaie l'ancienne structure du pouvoir et tire sa légitimité du sentiment d'urgence face à la crise écologique dans laquelle est plongée l'humanité. Pour H.-P. Jeudy, « L'irrésistible ascension d'une gestion bio-politique de la vie humaine rendra, en quelques décennies, légitimes et banales des mesures exceptionnelles de salut public. L'individu à haut risque (alcoolique, fumeur, drogué) étant un « danger public » pour son environnement ne doit pouvoir être sauvé que s'il donne la preuve tangible de sa résistance farouche à ses propres tendances autodestructrices (...). La vie tuable sans indice de meurtre deviendra une règle commune pour la survie communautaire. L'état d'exception qui repose sur l'autorisation de tuer sans commettre de meurtre et qui caractérise le totalitarisme est appelé à réaliser la paix civile en devenant un état normal »<sup>25</sup>.

### *Conclusion : du techno-bio-politique*

Pour le sociologue italien Franco Cassano, concepteur de la pensée méridienne, c'est-à-dire *depuis* le sud, « il n'est pas superflu de rappeler que l'image de la compétition internationale comme une course capable de produire une hiérarchie mobile est idyllique : si les tendances de croissance étaient confirmées et si les pays qui arrivaient vraiment à rattraper les économies dominantes (mais au fur et à mesure qu'un pays connaît une croissance plus forte, il doit entrer en compétition dans des domaines plus avancés et la montée devient de plus en plus raide), ces dernières ne resteraient certainement pas les bras croisés et l'on peut douter que leur incorrection se limiteraient à un simple coup de coude comme dans une compétition olympique. En vérité nous avons eu bien plus souvent affaire à des conflits extrêmement durs ou même à des guerres ». De cette nature de la guerre dans les sociétés post-modernes Paul Virilio nous a livré une interprétation selon nous fort pertinente, en paraphrasant la célèbre formule de Clausewitz « la guerre, c'est le prolongement de la politique avec d'autres moyens », par la formule « c'est la guerre qui, désormais, sera poursuivi avec d'autres moyens »<sup>26</sup>. On ne peut pas augmenter, écrit encore F. Cassano, le nombre de vainqueurs dans la compétition mondiale, au contraire : « Cette compétition crée par définition peu de vainqueurs et beaucoup de perdants ». A l'obligation qui est faite à tous de se moderniser, nouvel impératif catégorique, « parmi les plus déracinés, une partie réagit

<sup>25</sup> Jeudy H.-P., *Fiction théoriques*, Edition Léo Sheer, 2003. p. 55.

<sup>26</sup> Virilio P., *L'insécurité du territoire*, Stock, 1976, p. 30.

en se prostituant et une autre partie en choisissant la lutte fondamentaliste contre le style de vie et la culture des pays riches. Dans le premier cas, on assiste à un renforcement des pouvoirs criminels, de l'économie illégale en tant que voie d'accès au marché mondial ». Ainsi la compétition engendre chez les premiers la tentative de courir malgré tout, sachant que les jeux sont faits et qu'ils sont condamnés, au mieux, à courir en arrière des leaders du progrès-catastrophe, et chez les seconds un repli réactionnaire violent qui peut être interprété comme un retour à la logique de guerre ancestrale et à l'affrontement direct. Si les formes de l'histoire à venir, placée sous le sceau de la *techno-bio-politique*, risquent fort de prendre la forme d'une catastrophe anthropologique (posant le problème de l'humanité de l'homme en tant que genre) et écologique (posant celui de sa survie en tant qu'espèce), dont nous ne connaissons que les prémices, elles n'en demeurent pas moins profondément indéterminées. Les aspirations partagées à la décélération, au refus de concourir vers le néant, par plus de la moitié de la population mondiale telles qu'elles s'expriment dans le syndicat paysan international *Via campesina*, constitueront-elles un rempart assez solide face à l'inflation du système technicien et à la puissance du désastre en marche ? L'approche biopolitique du pouvoir aura au moins le mérite de nous éclairer sur d'où vient le danger, au-delà de l'insignifiance et de la banalisation des nouvelles formes de stimulation de la vie. Kafka avait ainsi imaginé une taupe confrontée au dilemme de devoir à la fois se terrer et sur-vivre : se terrer équivaut à mourir aux autres et à soi-même, mais vivre à la surface, c'est s'exposer au danger. Et la taupe kafkaïenne en mourut. Le danger vient peut-être, n'en déplaise au poète Hölderlin, de ce qui sauve.